

Bonnes vieilles MJC, colos, mais aussi cafés philo ou cinémas itinérants... Très actif mais méconnu, le mouvement a retrouvé sous Hollande un ministre dédié. Un symbole pour un secteur sinistré.

# La seconde jeunesse de l'éduc pop

Initiation au cinéma à l'école Lamartine de Lomme (Nord) animée par Jérôme Elias (à gauche), fin 2012.



Par **VÉRONIQUE SOULÉ**  
Photos **AIMÉE THIRION**

Connaissez-vous Valérie Fourneyron ? C'est la ministre de la Jeunesse, des Sports, de la Vie associative... et de l'Éducation populaire. En mai, le retour de l'«éduc pop» dans l'intitulé d'un grand ministère a suscité une vague d'espoir : la gauche allait redonner sa place à un mouvement méprisé par la droite. Mais les promesses tardent à se concrétiser, et un désenchantement se fait jour. L'éducation populaire est aujourd'hui mal connue. Selon un sondage réalisé pour l'association Francas (1), qui œuvre dans le secteur, 66% des Français ignorent ce que le terme recouvre. Les plus anciens en ont souvent, eux, une image surannée, nostalgique, associée aux maisons des jeunes et de la culture (MJC), aux troupes de théâtre amateur et aux animateurs «socioc» (socioculturels) barbus. L'éduc pop a connu ses grandes heures à la Libération (2). Le nouveau pouvoir veut alors lancer une politique de la jeunesse. Dès 1944, il crée le Bureau de l'éducation po-

pulaire et des mouvements de jeunesse. Des «stages de réalisation Jeunesse et Sports», où l'on abolit les frontières entre pros et amateurs, sont organisés, en théâtre, en cinéma, etc. Il y a aussi les camps scouts, les ciné-clubs de quartier, les bibliothèques de rue... Pour les puristes, la période faste s'arrête dès 1959 avec la création du ministère des Affaires culturelles. Son premier titulaire, l'écrivain fantaisiste André Malraux, défend une vision élitiste de la culture, préférant les grandes œuvres à la créativité de chacun. L'éduc pop va désormais être associée aux Sports et à la Jeunesse...

**CONCURRENCE.** Aujourd'hui, le secteur est bien vivant, en constante mutation, avec les bonnes vieilles colos et les centres aérés, mais aussi les cinémas ruraux itinérants, les cafés philos, les ateliers d'écriture, les clubs d'astronomie... On y trouve une multitude d'acteurs - associations, collectivités locales, musées, théâtres ou simples individus - intéressés par l'éducation au sens large : formation à la citoyenneté et au sens cri-

tique, ouverture à la culture, à la pratique artistique, animations sportives, de quartier, etc. Mais le secteur a été durement touché par les baisses de subventions. Entre 2008 et 2012, les crédits alloués aux «associations éducatives complémentaires de l'enseignement» ont chuté de 25%. Dans le même temps, le budget global réservé à la jeunesse, à l'éducation populaire et à la vie associative est allé en priorité au nouveau «service civique» (120 millions d'euros sur 230 millions au total en 2012) au détriment des associations. Enfin, le secteur a été fragilisé par la pratique des appels d'offres et la mise en concurrence des associations. Aujourd'hui, 70 mouvements nationaux - la Ligue de l'enseignement, la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), la Fédération des foyers ruraux... - sont regroupés au sein du Comité pour les relations nationales et internationales des associations de jeunes et d'éducation populaire (Cnajep), sorte de porte-voix du secteur. Il faut y ajouter des dizaines de milliers de petites associations locales. Avec la décentralisation et le retrait

de l'Etat, les collectivités locales jouent désormais un rôle croissant. En Seine-Saint-Denis, par exemple, le conseil général finance des parcours culturels et artistiques dans les collèges, ainsi que des résidences d'artistes dans les établissements, avec, à chaque fois, des ateliers pratiques, des sorties culturelles, des débats.

**TRÉTEAUX.** De grandes scènes subventionnées se sont aussi engagées. Depuis 2001, le Théâtre national de Strasbourg propose chaque année des «ateliers de jeu» à des amateurs qui, durant quatre jours, répètent un texte avec des comédiens. Simultanément des militants de l'éduc pop, comme Robin Renucci, continuent de se réclamer de la tradition. L'acteur, qui honnit le terme d'«artiste professionnel», dirige la troupe itinérante des Tréteaux de France et organise, avec son association Aria, des stages amateurs dans les villages corses.

Valérie Fourneyron fait miroiter un bel avenir à l'éduc pop. Lors d'un forum, le 18 décembre, la ministre annonçait ainsi que les associations allaient «jouer un rôle clé» dans la

refondation de l'école, qui sera débattue au Parlement au premier trimestre. Dans ce cadre, la journée de classe, trop lourde, va être réaménagée, avec des cours finissant plus tôt et plus d'activités périscolaires. «C'est l'occasion de reconnaître la place des animateurs dans la communauté éducative», a-t-elle souligné. Elle a aussi évoqué le plan national d'éducation artistique et culturelle que la ministre de la Culture, Aurélie Filippetti, devrait dévoiler ce mois-ci.

Mais beaucoup, notamment le principal syndicat du secteur, le SEP-Unsa, affichent déjà leur déception. L'éduc pop aurait dû, selon eux, revenir en force à la faveur de la priorité donnée à la jeunesse par François Hollande. Or, elle reste en périphérie, ballottée entre les ministères. A Valérie Fourneyron d'aller au-delà de l'affichage. ◆

(1) Enquête Mediaprism réalisée en ligne du 5 au 13 juin auprès d'un échantillon représentatif de 1090 personnes.

(2) «Éducation populaire, une utopie d'avenir», ouvrage collectif de la revue «Cassandra/Horschamp», éd. les Liens qui libèrent, 204 pp., novembre 2012, 19,90 €

## REPÈRES



## VALÉRIE FOURNEYRON



Médecin du sport, Valérie Fourneryon, 53 ans, a été élue députée (PS) de Seine-Maritime en 2007, maire de Rouen en 2008 et nommée ministre en mai 2012.

**«L'école ne peut pas tout [...]. L'enjeu est de développer l'éducation populaire.»**

**Le candidat Hollande**  
le 11 février à Créteil, dans le Val-de-Marne

**72%**

**des Français ignorent qu'un ministre a en charge l'Éducation populaire**, selon un sondage Mediaprim.

L'association d'éducation à l'image Cinéligue anime des ateliers pour des élèves en cours moyen.

## A Lomme, les écoliers font leur cinéma

«**F**ermez les yeux, qu'est-ce que vous entendent?» Benjamin Kints froisse un sac plastique entre ses mains, avec lenteur. Les enfants écoutent, les yeux fermés. C'est la pluie, torrentielle comme dans les films. Ça se passe à l'école Lamartine de Lomme, près de Lille. On est un jeudi après-midi, en classe mais pas en cours, c'est de l'éducation populaire. Bienvenue à l'atelier cinéma. Les élèves de cours moyen sont debout, autour de Benjamin, projectionniste et animateur d'ateliers son à Cinéligue, association d'éducation à l'image subventionnée par les collectivités locales et l'Etat.

**Perles.** Benjamin fait entendre les sons. Deux entonnoirs claqués sur un bout de moquette, les pas d'un cheval. Un sac en tissu rempli de bouts de métal, une vieille carriole qui roule. On regarde une scène du *Monde de Narnia*, celle de l'arrivée des enfants au château. «*Vous allez me dire quels bruits vous entendent*», dit Benjamin. «*Les sabots du cheval, le chariot, le fouet*», dit Flavy. Mathis: «*Le bruit des oiseaux*». Jad: «*Un bruit de tris-*

**tesse.**» Travaux pratiques: mettre du son sur la séquence de *Narnia* où la petite Lucy, en ouvrant une armoire, passe dans un autre monde, mystérieux et enneigé. On repère les bruits. D'abord la voix lointaine du grand frère qui compte les secondes d'une partie de cache-cache, puis une porte qui s'ouvre, un collier de perles qui craque, les pas de la petite fille dans l'escalier. Dans la classe, le micro est prêt et tout le monde concentré. Camille s'installe au fond. De loin, elle compte les secondes du cache-cache. Romain tape des pieds au sol pour imiter les pas. Jad lâche quelques craies sur le carrelage, les perles tombent. Iwen serre fort entre ses doigts une pellicule de film et tire: la porte de l'armoire grince. Fin, silence. «*C'était vachement bien*», les félicite l'animateur.

Cinéligue, issue de la vieille Ligue de l'enseignement, connue dans la région pour son travail de cinéma itinérant dans 60 villes et villages, s'est fait une spécialité d'éduquer à l'image, de la maternelle au lycée. A l'école Lamartine, où un quart des enfants sont esti-

més «en difficulté», elle intervient dans le cadre de l'«aménagement du temps de l'enfant» (ATE) expérimenté depuis septembre: les élèves vivent la semaine de quatre jours et demi, avec deux après-midi d'ateliers hebdomadaires, où le cinéma n'est qu'une option parmi dix, dont cirque, langue des signes, théâtre ou philo. Le projet, ici: regarder des films, en commenter des extraits, mais surtout en fabriquer. Les enfants ont créé des flip-books et des films en «pixilation» – une technique d'animation: on prend des photos, puis on les fait défiler. Aujourd'hui, on apprend à sonoriser. «*C'est ça, l'éducation populaire*», dit Romy Zaghib chargée de l'aménagement du temps de l'enfant dans les deux écoles lommoises: «*Les enfants sont acteurs, on ne fait pas à leur place.*»

**Boulons.** Une semaine plus tôt, une autre classe a vu les *Vacances de M. Hulot*, de Tati. Les enfants sont agités, presque tous ont détesté: «*c'est en noir et blanc*», «*y'a pas d'action*». «*Sa voiture, elle est moche*», lâche Loïc. «*Quand il joue au tennis, c'est bizarre*», dit Max. Rien aimé du tout? Si: «*Le chien qui*

*bloque la route.*» Jérôme Elias, l'intervenant en éducation à l'image, leur vend «le côté décalé» de M. Hulot: «*Je me laisse bercer par ce qui arrive au personnage, et le noir et blanc a un côté joli. Vous avez déjà vu un film muet?*» Max a vu *The Artist*. «*C'est en noir et blanc aussi. Vous connaissez Charlot?*» Jérôme leur passe un extrait des *Temps modernes*. Murmures déçus quand la séquence s'arrête. Jérôme explique qu'on voit un gag arriver, quand Charlot, les gestes désordonnés par le vissage des boulons, veut déplacer une assiette de soupe, et la renverse. Et puis il montre la scène où Chaplin danse et chante dans une langue imaginaire. «*C'est la première fois qu'on entend sa voix, mais on ne comprend pas ce qu'il dit. C'est l'époque du parlant, il nous dit que les gestes suffisent, on n'a pas besoin des paroles. Il fait ses adieux au muet, mais continue à dire que c'est un art à part entière*» Et puis Jérôme leur repasse la séquence où le chien bloque la voiture pétaradante de M. Hulot. Et, là, ils ne rient plus, ils regardent.

Envoyée spéciale à Lomme (Nord)  
HAYDÉE SABÉLAN